106656

LE
BRAMINE INSPIRÉ,

TRADUIT DE l'ANGLOIS.

de Rob. Dodsley par Hsomes

A BERLIN,
Chez FRED. GUILLAUME BIRNSTIEHL,
M. DCCLI.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-491067-p0003-2

A

MADAME SOULLÉ

PREMIERE ACTRICE

DE LA COMÉDIE DE S. M.

LE ROI DE PRUSSE.

MADAME,

Si J'eusse ambitionné de grands suffrages, je me serois appuyé d'un grand nom; mais le

ſuffrage de l'amitié eſt à mes yeux, le ſuffrage de l'Univers. C'eſt donc à vous à qui je dédie ce livre, vous que j'eſtime. Et que me ſont les tîtres les plus faſtueux, mis dans la balance, avec les qualités du cœur & les dons du génie, qu'on admire chez vous! ces talens que vos mœurs honorent, cet eſprit que vous ſavez ignorer, cette décence qui eſt dans toutes vos actions, quoique vous agiſſiez. Si vous par-

lez, elle embellit vos propos; ſi vous ſouriez, elle ſourit avec vous; ſi vous marchez, elle ſe gliſſe dant vos pas. On ne pourroit la bien peindre, qu'en empruntant votre air ou celui des Graces à qui vous reſſemblez. Eſt-il étonnant après celà, que vous ſoyez en bute à la jalouſie de celles que vous éclipſez? Mais n'en tenez aucun compte; & que l'impur & ſcandaleux écho de la Calomnie ne

vous attire jamais dans de honteux combats.

Je suis &c.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Cet Ouvrage doit sa naissance à un ancien Bramine de la province de Thibet aux Indes. Des Indes, il a passé dans la Chine. Un Anglois l'y a traduit & l'a envoyé à Londres où son succès a été prodigieux; preuve que la vérité est une par-tout. Il en vient de paroître une traduction moitié françoise, moitié barbare, impri-

mée en Hollande. Elle eſt au deſſous de la critique. Dans celle-ci, j'ai retranché, adouci, refondu; & ſuis aſſez philoſophe pour ne m'inquiéter pas de ce qu'on en pourra dire.

INTRODUCTION.

HABITANS du Monde, proſternez vous, & dans la pouſſiere, recevez les inſtructions du ciel.

Des Régions brûlantes du Soleil, aux froides contrées du vent; par tout où il y a une oreille pour entendre, une intelligence pour concevoir; que les préceptes de la vie ſoient connus, qu'on obéiſſe aux maximes de la Vérité.

Dieu eſt le principe de tout; ſon pouvoir eſt ſans bornes, ſa ſageſſe éternelle, & ſa bonté infinie.

Son trône eſt au centre de la Nature ; & ſon ſouffle anime l'univers.

Du doigt il touche les Aſtres ; & les Aſtres rempliſſent leur brillante carriere.

Il ſe promene ſur l'aîle des vents ; & ſa volonté s'accomplit.

Sa main a répandu dans tous ſes ouvrages, l'harmonie, la grace, & la beauté.

La Voix de la Sageſſe y parle, mais l'entendement humain ne la comprend pas.

L'Esprit de l'homme n'a qu'une ombre de connoissance, qui passe comme un songe : il ne voit que ténebres, il raisonne & se trompe.

Mais la sagesse de Dieu est comme la lumiere du Ciel ; Son Esprit est une source de Verité.

La justice & la miséricorde entourent son trône ; & ses regards annoncent son amour.

Il est au dessus de toute gloire, de tout pouvoir, de toute bonté.

Mortel! C'eſt lui qui t'a crée; il t'a donné la terre pour ſéjour: ton intelligence eſt un don de ſa bonté, & les prodiges de ton être ſont l'ouvrage de ſa main.

Sois donc attentif à ſa voix, que ton cœur en ſoit pénétré: l'obéiſſance eſt le ſentier de la paix.

PREMIERE PARTIE.

Les Devoirs de l'Homme conſideré comme un individu.

SECTION PREMIERE.

LA RÉFLEXION.

O HOMME ! descens en toi-même, porte l'œil dans ton ame, & regarde pourquoi tu naquis.

Examine ton pouvoir, tes beſoins & les différentes circonſtances dont tu dépens : cet examen, comme

un sillon de lumiere, te guidera dans les devoirs de la vie.

Tu vas parler, ne parle point comme un inconsidéré dont la langue est un tourbillon, & chaque parole un trébuchet où il se prend.

Tu vas agir, n'agis point comme un étourdi qui franchit une haye, & tombe de l'autre côté dans un fossé qu'il n'a point vu.

Mais réfléchis; la réflexion est la porte de la sureté : elle écartera le malheur, la honte sera étrangere chez toi, & le chagrin n'habitera jamais sur ton front.

SECTION II.

LA MODESTIE.

LA MODESTIE eſt à la Vertu ce qu'un voile eſt à la beauté, ou une ombre au tableau ; elle en fait reſſortir l'éclat.

Quel es tu, toi qui t'oſes appeller ſage, & pourquoi t'enorgueillis-tu de tes connoiſſances ?

Le premier pas vers la ſageſſe, eſt de ſavoir que tu ne ſais rien : ſois humble, ſi tu veux qu'on t'éleve, & peu ſenſible à la louange, incertain de la mériter.

Consulte, écoute les avis, profite : par-là, si tu tombes dans l'erreur, tu porteras en tombant, le pardon de ta chûte.

Mais observe le présomptueux; comme il se pavane dans l'or de ses habits ; de quel air satisfait il se produit; comme il jette les yeux; comme il courtise les regards!

Il marche la tête haute ; fait gémir le pauvre sous ses mépris : tout ce qui lui est inférieur, il le traite avec insolence ; & tout ce qui est au dessus de lui, à son tour, insulte

à ſon orgueil, & ſe plaît à rire de ſa folie.

Le caprice marche avec ſes idées ; & le caprice le confond.

Son Amour-propre eſt un feu dont l'aliment perpétuel eſt l'encens; mais l'encenſeur ſe nourrit en riant, de la Sottiſe de l'encenſé.

SECTION III.

LE TRAVAIL.

PUISQUE le jour qui finit, finit sans retour, & que ta mort peut précéder celui qui va naître, mets à profit l'instant que tu tiens, sans trop regretter celui qui est passé, ni trop compter sur celui qui s'approche.

Ce moment est à toi, cet autre qui va suivre, est dans l'abîme de l'avenir; sais-tu ce qu'il t'apporte?

Que du projet à l'exécution, l'intervale soit un point; ne differe

pas au soir, ce que le matin peut finir.

L'oisiveté est la mere de l'indigence ; la main de l'activité écarte le besoin, la prospérité & le succès marchent à la suite de l'industrie.

Vois cet homme brillant de la fortune ; il est revêtu d'honneurs, il porte dans sa main le sceptre du pouvoir, son éloge est dans la bouche du peuple, on l'écoute dans le conseil des Rois : C'est qu'il a déclaré la guerre à l'oisiveté ; il l'a bannie de chez lui.

Le Lever de l'aurore marque le ſien ; il ne ſe couche qu'après le Soleil : il nourrit un eſprit actif, dans un corps robuſte ; la fleur de la ſanté brille ſur ſon front.

Le pareſſeux ſe peſe à lui-même, les heures marchent trop lentement pour lui ; il temporiſe, & ne ſait qu'entreprendre.

Ses jours paſſent comme l'ombre d'un nuage qui ne laiſſe après lui aucune trace de reſſouvenir.

Son corps dépérit faute d'exercice ; il veut agir, & manque de

force ; ſon esprit eſt ténébreux, ſes idées confuſes ; il craint l'application, & ſoupire après le ſavoir qui pour lui, eſt une belle plante dont il n'a pas le courage d'exprimer le ſuc.

Le déſordre regne dans ſa maiſon, la débauche & la prodigalité le ſervent ; il ſe précipite vers ſa ruine ; il la voit, il l'entend, il veut la prévenir, le courage lui manque : la deſtruction enfin tombe comme un tourbillon, & la honte & le repentir descendent avec lui dans le tombeau.

SECTION IV.

L'ÉMULATION.

SI TU AIMES les honneurs, si la louange coule voluptueusement dans ton cœur, sors de la poussiere de ton être, éleve ton ame & tes projets.

Ce chêne qui frappe le Ciel, & jette ses branches dans les nues, n'étoit jadis qu'un gland dans les entrailles de la terre.

Quelque soit ton état, vise au premier rang ; qu'aucun talent n'é-

clipſe le tien : & s'il en eſt d'égaux, qu'une noble émulation t'éleve au de-là.

Mais n'emporte les ſuffrages qu'en faiſant mieux ; l'honnête homme n'a point d'autre voye ; & contraint à céder, il cede du-moins avec honneur.

L'Emulation jette dans l'homme un feu hardi ; il vole à l'immortalité : tel eſt un courſier vigoureux dans la carriere.

Il croît comme le palmier, en dépit de l'oppreſſion : c'eſt un Aigle

qui prend son essor, plâne dans les cieux, & fixe ses regards sur le Soleil.

La Nuit il voit dans ses songes, l'image des grands hommes; le jour il étudie leurs pas, & suit leurs traces.

Il forme de grands projets, les exécute, & son nom vole aux deux bouts de l'Univers.

Mais le cœur de l'envieux est pêtri de fiel & d'amertume; sa bouche distile le poison; le succès d'autrui le désespere.

Il n'entre jamais chez lui, que le chagrin ne l'y accompagne.

Son cœur ſert de pâture à la haine & à la malice ; la paix y eſt étrangere.

Il n'a jamais ſenti le plaiſir de faire du bien ; & parcequ'il reſpire la méchanceté, il la ſoupçonne partout.

Les talens ſur-tout, ſont l'objet de ſon acharnement ; il répand ſans ceſſe ſur eux, un ſuc envenimé.

Son esprit veille toujours, attentif au mal qu'il peut faire ; mais abhorré de tout le monde, il est enfin écrasé, comme l'araignée dans sa toile.

SECTION V.

LA PRUDENCE.

LA PRUDENCE parle, écoute; livre toi aux conseils, qu'elle donne fais les descendre dans ton cœur: ses maximes s'étendent généralement sur toutes les actions de la vie; toutes les vertus portent sur elle.

Impose un frein à tes paroles, que la précaution ouvre tes levres; un seul mot peut nuire à ta tranquilité.

Un grand parleur est un fardeau à la societé; l'oreille se fatigue

à l'entendre, & la conversation est submergée par le torrent de sa volubilité.

Se vanter soi-même est ridicule ; railler d'un autre est dangereux : un trait mordant est le poison de l'amitié.

Sois économe, mais ne sois point sordide : ce n'est que pour te reposer le soir que tu dois, voyageur sensé, profiter du matin de tes jours.

Borne tes plaisirs à tes moyens, & que l'achat n'en excede pas la douceur.

Que la prospérité ne ferme point l'œil de la circonspection, & que l'abondance ne détruise point la frugalité : qui se plonge dans le superflu, pleurera un jour pour le nécessaire.

Apprens à être sage des sottises d'autrui ; regarde leur chûte, & marche droit.

N'aye point une méfiance trop prompte, ni une confiance trop légere ; éprouve.

Mais quand tu l'auras éprouvé, enferme ton ami dans ton cœur, comme un diamant qui n'a point de prix.

Refuse le bienfait d'un homme intéressé, c'est un piege qu'il te tend; tu ne serois jamais quitte envers lui.

Ne dissipe point aujourdhui ce qui peut te manquer demain, & n'abandonne point au hazard, ce qu'une soigneuse prévoyance peut t'assurer.

Ne t'attens pas cependant que le succès couronne toujours ta prudence, car le jour ne sait pas ce que la nuit apporte.

L'insensé n'est pas toujours malheureux, ni l'homme sage, toujours fortuné; le premier cependant, n'a jamais un bonheur entier, & l'autre n'est jamais entierement malheureux.

SECTION VI.

LA FORCE D'ESPRIT.

LE DANGER, l'infortune, le beſoin, le travail & la miſere ſont plus ou moins, le lot de chaque homme en naiſſant.

Arme-toi donc de bonne heure, ô Enfant de calamité, du courage & de la patience, & reçois d'un eſprit mâle la portion qui t'eſt déſtinée.

Le Chameau traverſe les deſerts ſabloneux ; il ſupporte ſans y ſuccomber, la faim, la ſoif & la

chaleur: tel est dans les périls un homme ferme.

Il combat le sort qui l'attaque, il s'en rend vainqueur & le foule aux pieds.

Si la fortune le caresse, il songe à l'inconstance de ses faveurs; si elle le rebute, il n'en est pas déconcerté.

Il leve un front plus haut qu'elle; ses traits s'émoussent sur son corps, & tombent à ses pieds.

C'est un rocher sur le bord de la mer; les ondes en couroux se brisent contre lui, sans l'ébranler.

Le danger l'environne ; ſon courage le ſoutient, & ſa fermeté le ſauve.

C'eſt un Soldat qui ſe préſente à l'ennemi, ſûr de vaincre.

L'infortune n'eſt pour lui, qu'un poids que ſa tranquilité adoucit, & dont ſa conſtance le débaraſſe.

Mais un homme timide s'abandonne lâchement à la honte.

Il plie ſous le beſoin, & tombe dans la baſſeſſe ; il ſe laiſſe outrager, il invite à l'outrage.

Foible roseau que l'air agite, il frémit de l'ombre du mal.

Quand le danger paroît, il est embarassé & confondu ; quand le jour de l'infortune arrive, il succombe, désespéré.

SECTION VII.

LA PAIX du COEUR.

N'OUBLIE point que la terre n'eſt pour toi qu'un séjour dont l'Eternel a fixé la durée ; il perce les replis de ton cœur, il voit la vanité de tes deſſeins, & ſouvent par pitié, il ſe refuſe à tes vœux.

Sa bonté toutefois a établi dans la nature des choſes, une probabilité de ſuccès, pour tous les projets que la prudence guide, pour tout

les efforts que la raiſon accompagne.

L'inquiétude que tu reſſens, le malheur dont tu gémis, remonte à la ſource; elle eſt dans ta folie, dans ton orgueil & dans le désordre de ton imagination.

N'éleve donc aucun murmure contre la providence, mais corrige ton cœur: ne dis pas, „ que je ſe- „ rois heureux, ſi j'avois des richeſ- „ ſes, de la puiſſance ou du loiſir! „ Il n'eſt aucun de ces pretendus avantages, qui ne porte ſa peine avec lui.

L'œil du pauvre eſt fermé ſur l'anxieté du riche ; il ne ſent pas les difficultés & les troubles du pouvoir ; il ne connoit pas l'ennui qu' entraîne l'oiſiveté ; il ne voit que ſon état, il eſt mécontent de ſon lot.

Tu crois cet homme heureux, ne lui porte point envie ; ce n'eſt qu'un vernis de bonheur, qui couvre mille peines.

Un eſprit content eſt un tréſor caché que le chagrin ne trouve pas : la médiocrité eſt l'état du ſage ; augmenter ſes richeſſes, c'eſt augmenter ſes ſoins.

Si cependant le vent de la fortune ne souffle point son poison sur tes mœurs, qu'il ne corrompe ni ta justice, ni ta tempérance, ni ta modestie, les richesses même ne te rendront pas malheureux.

Mais dans quelque état que tu sois ici-bas, ne t'attens point à une félicité pure & sans mélange ; le vrai bonheur remplit une coupe que les levres d'un mortel ne touchent pas.

Il est le prix de la vertu ; mais on ne reçoit ce prix, que dans les demeures de l'Eternité ; il faut avoir fini la carriere dont il est le but.

SECTION VIII.

LA TEMPÉRANCE.

AVOIR un esprit juste dans un corps sain, c'est approcher du bonheur, autant qu'on peut en approcher ici-bas.

Si le ciel t'a accordé ces deux dons, évite, pour les conserver, les approches de la Volupté, crains ses séduisantes amorces.

Quand elle répand la somptuosité sur la table, que le vin pétille dans la coupe, qu'elle te sourit,

qu'elle te montre le plaiſir; appelle à ton ſecours la raiſon; tu touches à l'inſtant du danger.

La Volupté eſt un ennemi trompeur, mais ſéduiſant; ſi tu l'écoutes, il te perd.

La joye qu'elle promet, ſe convertit en frénéſie; les plaiſirs qu'elle donne, portent la maladie & la mort.

Jette l'œil ſur ſes convives, obſerve ceux qu'elle a ſéduis: la maigreur les a défaits, la maladie les a flétris, la débauche les a énervés.

A ces

A ces heures coulées avec tant de rapidité dans le ſein des plaiſirs fougueux, ſuccedent des jours d'ennui, de peine & d'abattement : leur goût blâſé eſt amorti ſur les mets les plus délicats ; de ſacrificateurs, ils deviennent victimes : juſte chatiment dont la providence punit ceux qui abuſent de ſes dons.

Mais quelle eſt celle qui gracieuſe dans ſon port, d'un air animé, traverſe légerement cette plaine?

Ses joües ſont colorées comme la roſe, ſur ſes levres eſt la douceur du matin ; la joye innocente & l'ai-

mable modeſtie brille dans ſes yeux: elle chante un air auſſi gai que ſon cœur.

Son nom eſt la ſanté; elle eſt fille de l'exercice & de la tempérance: ſes freres habitent les Montagnes qui s'étendent au nord de *San-Ton-Hoë*.

Ils ſont forts, actifs & pleins de feu, ils reſſemblent à leur ſœur; le travail eſt leur plaiſir.

L'activité du pere ranime leur goût; la frugalité de leur mere entretient leur fraîcheur.

Leurs plaisirs sont modérés, mais durables ; leur sommeil est court, mais tranquille & profond.

Leur sang est pur, leur esprit sans nuage, & la maladie ne les connoit pas.

Mais les Enfans des hommes marchent sur des pas différens; & la sécurité n'habite point chez eux.

Les dangers les assiegent au dehors, les passions les surprennent au dedans.

Ce qu'ils ont de ſanté, de force & d'agrément, devient bientôt la proye de la Lasciveté.

Couchée mollement ſous un berçeau de fleurs, elle courtiſe leurs regards, elle leur tend des pieges.

Son air eſt délicat, ſa complexion foible; ſa parure eſt un négligé touchant; la volupté eſt dans ſes yeux, & la ſéduction dans ſon cœur: elle leur fait ſigne du doigt: un coup d'œil les attire, un mot flateur les ſurmonte.

Fuis ſes charmes empoiſonnés; ferme l'oreille à l'enchantement de

ſes discours : ſi tes yeux rencontrent la langueur des ſiens, ſi ſa voix douce vient frapper à ton oreille, ſi elle jette ſes bras autour de ton Cou, te voilà ſon esclave ; elle t'enchaîne à jamais.

La honte, la maladie, la miſere, les ſoins & le repentir marchent à ſa ſuite.

Affoibli par la débauche, endormi par la moleſſe, énervé par l'inaction, tu tomberas dans la langeur : le cercle de tes jours ſera étroit, celui de tes peines étendu ; le premier ſera ſans gloire, & l'autre n'éxcitera pas l'ombre même de la pitié.

SECONDE PARTIE.

LES PASSIONS.

SECTION PREMIERE.

L'ESPÉRANCE ET LA CRAINTE.

L'ESPÉRANCE eſt à l'Ame, ce qu'eſt une roſe fraiche à l'odorat : la crainte au contraire épouvante le cœur.

Un espoir aveugle eſt cependant nuiſible : une crainte vaine eſt

dangereuſe ; tout excés mene au mal : ce n'eſt qu'en ſoutenant l'un par l'autre, qu'on ſe prépare aux viciſſitudes du ſort.

La mort même n'éffraye point l'homme de bien : qui n'a rien à ſe reprocher, n'a rien à craindre.

Qu'une aſſurance raiſonnable donne la vie à tes projets ; on eſt toujours éloigné du ſuccès, quand on croit ne pas réuſſir.

Ne te remplis pas d'une frayeur puérile ; & que ton cœur ne treſſail-

le point ſous les fantômes d'une imaginatiou timide.

De la crainte naît le malheur: l'eſpérance porte des reſſources avec elle.

Le Lâche eſt comme l'Autruche qu'on pourſuit ; elle cache ſa tête, mais elle oublie ſon corps ; & ſa vie n'en eſt pas moins en danger.

Les obſtacles les plus forts ne tiennent point contre la conſtance; mais l'imagination éffayée rend ſouvent impoſſible ce qui ne l'eſt pas.

L'imprudent s'endort sur l'événement que le flatte ; le sage combine.

Si ta raison marche avec tes desirs, si tu ne portes pas tes espérances au delà des bornes de la probabilité, tu ne manqueras aucun succès ; tu ne seras point trompé dans ton attente.

SECTION II.

LA JOYE ET LE CHAGRIN.

N'ENIVRE pas ton esprit d'une joye folle : que le chagrin ne jette pas non plus sur ton cœur un poids trop lourd ; il n'eſt ici-bas aucun bien, ni aucun mal aſſez vifs pour t'élever au-deſſus, ou te porter au-deſſous de la balance de la modération.

Viens, ſuis mes pas ; que je te guide entre ces deux écueils.

Regarde à ta droite, c'eſt la demeure de la joye; la gaité en a peint l'extérieur, mille acclamations bruyantes en ſortent : tu peux la reconnoitre à ces traits.

Elle ſe tient elle-même à la porte ; elle rit aux paſſans & les appelle.

Elle les prie d'entrer, les invite à goûter les délices de la vie; qu'elle ſeule peut les donner.

Mais garde toi d'approcher : ne te mêle point avec ceux qui la ſuivent.

Ils ſe ſont nommer les Enfans du Plaiſir; ils rient, ils chantent; on diroit qu'ils ſont contens: mais leur contentement n'eſt que démence & que folie.

Le malheur eſt enchaîné avec eux; ils courent à leur perte: le danger les environne, & la deſtruction ouvre un abîme ſous leurs pas.

Porte tes yeux, à gauche maintenant: dans ce valon ombragé de cyprès que l'œil ne peut pénétrer, eſt cachée la demeure de l'affliction.

Son sein est chargé de soupirs, sa bouche exhale les sanglots ; elle se plaît à déplorer les miseres de la vie.

Tout est l'objet de ses pleurs ; elle ne s'entretient que des hommes, de leur foiblesse & de leur méchanceté.

La Nature entiere à ses yeux regorge de maux : tout ce qu'elle envisage prend la couleur de son esprit ; la voix de la plainte attriste son habitation nuit & jour.

Prens garde : n'avance pas : son

souffle est contagieux ; il brûlera les fruits, & flêtrira les fleurs qui embéliſſent le jardin de la vie.

Suis au contraire le ſentier qui eſt devant toi : il te conduira par une douce colline, au berçeau de la tranquilité.

Avec elle habite la paix, avec elle habite la ſureté : vive ſans être emportée, sérieuſe ſans être grave, elle voit du même œil les plaiſirs & les peines de la vie.

Porte de-là tes regards, ſur ceux qu'une imagination voluptueu-

se a liés follement aux Enfans de la joye, ou qu'une noire mélancolie invite à pleurer sans cesse, les miseres de l'humanité.

Tu les plaindras également; & l'exemple te garantira des deux écueils.

SECTION III.

LA COLERE.

UN VENT fougueux déchire les arbres, & ravage la Nature; un tremblement de terre engloutit avec fracas des villes entieres; telle eſt dans ſes accès, la colere: elle répand les mêmes fureurs; le danger & la deſtruction ſont dans ſes mains.

S'y livrer, c'eſt aiguiſer un fer pour ſe percer le cœur, ou pour immoler ſon ami.

Souffre de légeres mortifications, éfface les même de ton souvenir ; qu'il ne t'en reste aucune aigreur.

Regarde cet homme en couroux : il a perdu l'usage de sa raison : que son exemple t'instruise ; réfléchis, & corrige toi.

On ne doit point se mettre en mer pendant l'orage ; ne fais rien dans la passion.

Il est difficile de la réprimer, il est sage de la prévenir : fuis toute occasion d'y tomber, ou sois en garde, si elle s'offre.

Un étourdi eſt choqué de l'inſolence d'un étourdi ; un homme prudent en rit & la mépriſe.

Garde toi d'ouvrir un azile à la vengeance, ce ſeroit l'ouvrir au tourment ; elle anéantiroit la bonté de ton cœur.

Pardonne une injure, & ne la rens pas ; chercher l'occaſion de ſe vanger, c'eſt ſe tendre à ſoi méme une embuche ; c'eſt attirer la calamité ſur ſa tête.

Une réponſe douce à des paroles aigres, en abat la chaleur : c'eſt

jetter de l'eau, sur du feu ; c'est d'un ennemi, souvent se faire un ami.

Vois combien il est peu de choses dans le cours de la vie, qui méritent ton ressentiment ; & conviens qu'il y a de l'extravagance à s'y abandonner.

La colere commence dans la folie ; elle finit dans le repentir.

Sur les pas de la folie, marche la honte ; à côté de la colere, est le remord.

SECTION IV.

LA PITIÉ.

LA MAIN du Printems couvre la terre de fleurs ; telle eſt à l'égard des Enfans de l'infortune, la pitié qui ſourit : elle les remplit de joye.

La vertu qui embellit le plus l'homme, c'eſt l'humanité : qui ne plaint perſonne, ne mérite pas qu'on le plaigne.

Les cris de l'Agneau n'arrêtent point le bras du Boucher : un caractere cruel ne s'émeut de rien.

Vois cette fleur surchargée de rosée ; les goutes qui en tombent, donnent la vie, à tout ce qui est autour d'elle : elles sont moins douces que les pleurs de la compassion.

Ne ferme pas ton oreille aux cris de l'indigence ; & que les calamités de l'innocent attendrissent ton cœur.

L'Orphelin t'appelle, protege le : La Veuve désolée répand devant toi, des larmes douloureuses ; elle implore ton secours, prens pitié de son affliction.

Ce Pauvre traîne de rue en rue, des jours infortunés ; il n'a ni habit, ni demeure ; il tranſit de froid ; mets le à l'abri, ſous les aîles de la charité; garantis le de la mort, afin que ton ame vive.

Tandis que privé de tout, ce malheureux gémit malade ſur un lit de douleur ; tandis que cet infortuné languit dans les horreurs d'un dongeon, ou que le poids de l'âge courbe une tête blanchie qui peut à peine s'élever jusqu'à toi, pour demander ton aſſiſtance, oſes - tu vivre dans le ſein de la ſuperfluité, ſans égards pour leurs beſoins, ſans ſentir leurs malheurs ?

SECTION V.

LE DESIR ET L'AMOUR.

DISTINGUE, jeune homme, le desir, de l'amour : une femme que la vertu ne conduit point, n'excite que le desir ; crains-en la suite.

Un desir violent, comme un torrent fougueux, renverse tout ce qu'on oppose à son cours ; mais il conduit à la destruction.

N'abandonne donc pas ton cœur, à l'attrait de ses amorces ; brise

les chaînes que t'offrent ſes charmes trompeurs.

La ſanté d'où coulent tout les plaiſirs, eſt une ſource qui ſeroit bientôt épuiſée.

Au premier pas de ton printems, la vieilleſſe te frapperoit ; & le Soleil de tes jours ne dureroit qu'une aurore.

Mais une belle femme dont l'ornement eſt la ſageſſe, eſt au deſſus de l'univers ; & ſa puiſſance eſt toujours victorieuſe.

La modeſtie ajoûte un nouvel éclat, aux lis de ſon tein; ſon ſourire eſt plus délicieux que la roſe.

L'innocence de ſes regards reſſemble à l'innocence de la Tourterelle: la ſimplicité & la candeur ſiegent ſur ſon front.

Ses careſſes ſont plus douces que le miel; ſa bouche exhale les parfums de l'Arabie.

C'eſt dans ſes yeux où tu dois puiſer l'amour; la pureté de ſa flamme anoblira ton cœur, & le remplira des impreſſions de la vertu.

TROISIEME PARTIE.

LA FEMME.

LA PRUDENCE va parler & t'inſtruire : écoute, ô Fille de la beauté, & grave ſes maximes au fond de ton cœur : ainſi ton esprit embellira tes traits ; ainſi tu conſerveras, comme la roſe à qui tu reſſembles, un doux parfum après ta fraîcheur.

Au matin de tes jours, aux approches de ta jeuneſſe ; quand les hommes commencent à prendre plaiſir à lancer ſur toi, des regards

dont la Nature te développe ſourdement le miſtere, le danger t'environne ; ferme l'oreille à l'enchantement de leurs paroles ; n'écoute point les douceurs de la séduction.

Rappelle toi les vues de Dieu, ſur ton Etre : il te fit pour être la compagne de l'homme, & non l'eſclave de ſa paſſion ; il te fit, non pour flatter ſimplement un deſir ſans frein, mais pour partager avec lui les peines de la vie, lui en adoucir les amertumes par tes careſſes, & être la récompenſe de ſes travaux.

Regarde celle qui ſe rend maî-

treſſe de l'homme, qui le ſubjugue, & qui regne dans ſon cœur.

L'innocence dirige ſon esprit; & la pudeur colore ſes joues.

Elle ſe plaît chez elle, & n'y eſt jamais oiſive.

Elle eſt habillée proprement, mais ſans luxe ; la frugalité regle ſa table ; l'humble douceur eſt comme une couronne de gloire, qui entoure ſon front.

La douce mélodie eſt dans ſa voix; la décence, dans ſes discours ; & dans ſes réponſes, brillent la grace & la vérité.

La prudence eſt ſon guide, & la vertu eſt à ſes côtés.

Dans ſon œil tendre, brille l'amour ; mais c'eſt un amour que la retenue conduit.

L'obſcénité eſt muette en ſa préſence, parce que l'obſcénité même craint la vertu.

Quand le ſcandale étend une main licencieuſe, qu'il flétrit la réputation, ſi l'humanité charitable ne lui permet pas d'ouvrir ſes levres pour la déffendre, le doigt du ſilence eſt du moins ſur ſa bouche.

Comme elle eſt bonne, elle ne croit pas qu'on puiſſe être méchant.

Heureux l'homme qui doit en faire ſa femme ! heureux l'enfant qui l'appellera ſa mere !

Elle préſide dans ſa maiſon, & la paix y préſide avec elle : elle eſt obéïe, parce qu'elle ſait commander.

Elle ſe leve avec l'aurore, & diſtribue à chacun, ce qu'il doit faire dans la journée.

Elle ſe plaît au ſoin de ſa famil-

le ; ſon unique étude eſt d'unir l'élégance à la frugalité.

Elle trace dans le cœur de ſes enfans, des leçons de ſageſſe ; elle donne à leurs mœurs, la teinture des ſiennes.

Un mot eſt une loi, pour eux ; ils obéïſſent aux ſignes de ſa volonté.

Ses esclaves volent à ſes ordres : elle marque une choſe à faire, & la choſe eſt faite : l'amour anime tout ; on a des aîles.

La proſpérité ne l'enorgueillit point

point; & ſa patience guérit les coups de la fortune.

Elle donne des conſeils à ſon époux, & il eſt ſoulagé ; elle lui fait des careſſes, & ſes maux ſont adoucis ; elle reçoit dans ſon ſein, l'épanchement de ſon cœur, & il eſt conſolé.

Heureux l'homme qui en a fait ſa femme ! heureux l'enfant qui l'appelle ſa mere !

QUATRIEME PARTIE.

LES LIENS DU SANG.

SECTION PREMIERE.

L'EPOUX.

OBÉÏS à Dieu, prens une femme; & fidele à la ſocieté, deviens-en une branche utile.

Mais ne te fixe pas d'abord; que la précaution ſuſpende ton jugement : le bonheur de tes jours

porte tout entier, ſur le choix que tu vas faire.

Si elle perd à ſe parer, une partie de ſon temps ; ſi épriſe de ſa beauté, elle n'eſt flatée que des éloges qu'on lui en fait ; ſi elle n'eſt retenue, ni dans ſes propos, ni dans ſa joye ; ſi trop de diſſipation l'emporte, comme un tourbillon, dans le grand monde ; ſi ſon œil fixe ſur les hommes, un regard éffronté : fut - elle plus brillante qu'un aſtre, fuis loin de ſes regards ; évite le ſentier qu'elle a pris ; & que tes ſens ne précipitent pas ton cœur, dans ſes pieges.

Mais, que dans une femme, tu trouves un cœur ſenſible & des mœurs douces, un esprit orné & une phiſionomie qui rie à ton imagination, unis ton ſort au ſien ; fais-en une amie, une compagne, une épouſe.

Regarde la, comme une faveur du ciel ; & que de ta complaiſance pour elle, naiſſe ſon amour.

Elle eſt maîtreſſe chez toi : ſi tu lui manques d'égards, on lui manquera de ſoumiſſion.

Ne t'oppoſe point légerement

à ſon goût ; elle partage tes peines, qu'elle partage tes plaiſirs.

Reprends la, avec douceur : ſupplie ; & n'exige rien.

Confie à ſa foi, tes ſecrets ; prens ſes avis, & tu ne ſeras point trompé.

Sois fidele à ſon lit, car elle eſt la mere de tes enfans.

Quand la maladie étendra ſur elle, ſes rudes coups, attendris-toi ſur ſa peine ; un regard d'amour ſoulagera ſa douleur, adoucira ſon affli-

ction, & lui rendra l'éclat de la santé.

Compatis à son sexe, sa complexion est délicate : glisse sur ses défauts, les tiens sont sans nombre.

SECTION II.

LE PERE.

TU ES PERE; ton enfant eſt un dépôt que le ciel t'a confié : c'eſt à toi d'en prendre ſoin.

De ſa bonne ou de ſa mauvaiſe éducation, dépendra le bonheur ou le malheur de tes jours.

Prépare le de bonne heure, à recevoir les impreſſions de la vérité.

Etudie ſon penchant, détruis toute mauvaiſe habitude qui croî-

troit avec lui ; & tandis qu'il eſt flexible, prens ſoin de le plier vers le bien.

C'eſt par-là qu'il s'élevera, comme le cedre, plus haut que tous les arbres de la forêt.

Fardeau honteux de la ſocieté, ſi le vice l'emporte, il ſera ton approbre ; utile à ſa patrie, s'il eſt vertueux, il fera l'honneur de tes vieux jours.

Cultive, induſtrieux laboureur, cette terre qui t'appartient ; elle te rendra ſa moiſſon.

Qu'il ſache obéïr, l'obéïſſance eſt un bonheur : qu'il ſoit modeſte, on craindra de le faire rougir.

Reconnoiſſant, la reconnoiſſance attire le bienfait : humain, il recueillira de l'amour.

Juſte, on l'eſtimera : ſincere, il ſera cru.

Sobre, la ſobrieté écarte la maladie : prudent, la fortune le ſuivra.

Actif, ſes richeſſes s'augmenteront : bienfésant, il ſera conſidéré.

Qu'il ait des connoiſſances, ſa vie ſera utile : qu'il ait de la religion, ſa mort ſera heureuſe.

SECTION III.

LE FILS.

QUE l'HOMME, pour se conduire, suive l'instinct des animaux : qu'il se regle sur eux ; qu'il n'ait point d'autre loi.

Cours au desert, mon fils ; observe la Cicogne ; qu'elle parle à ton cœur : elle porte sur ses aîles son pere âgé, elle lui cherche un azile, elle fournit à ses besoins.

La pieté d'un enfant pour son pere, est plus douce que l'encens de

Perſe offert au ſoleil, plus délicieuſe que les odeurs qu'un vent chaud fait exhaler des plaines aromatiques de l'Arabie.

Ton pere t'a donné la vie; ta mere t'a porté dans ſon ſein : que de ſujets de reconnoiſſance!

Ecoute ce qu'il dit, car il le dit pour ton bien ; prête l'oreille à ſes inſtructions, car c'eſt l'amour qui les dicte.

Tu fus l'unique objet de ſes ſoins ; il ne s'eſt courbé ſous le travail, que pour t'applanir le chemin

de la vie ; honore donc son âge, & fais respecter ses cheveux blancs

Songe de combien de secours, ton enfance a eu besoin; dans combien d'écarts, t'a précipité le feu de ta jeunesse ; & tu Compatiras à ses infirmités, tu lui tendras la main, dans le déclin de la vie.

Ainsi sa tête chauve descendra en paix, dans le tombeau ; ainsi tes enfans à leur tour, marcheront sur les mêmes pas, à ton égard.

SECTION IV.

LES FRERES.

VOUS ÊTES les enfans d'un même pere ; il vous a élevés, & le même sein vous a nourris.

Restez donc unis l'un à l'autre ; & dans la maison paternelle, habitera la paix & le bonheur.

Différens intérêts vous séparent-ils dans le monde ? Rappellez vous toujours le tendre lien qui vous joint : qu'aucun de vous ne préfere un étranger à son sang.

Si ton frere eſt dans l'adverſité, porte lui du ſecours ; ſi ta ſœur gémit dans la peine, garde toi de l'abandonner.

Ainſi la fortune du Pere aggrandie, ſera une ſource intariſſable où puiſera la même famille : ainſi ſes ſoins revivront toujours, dans votre attachement l'un pour l'autre.

CINQUIEME PARTIE.

LA PROVIDENCE.

SECTION PREMIERE.

L'HOMME D'ESPRIT ET L'IGNORANT.

LES DONS de l'intelligence ſont les tréſors du ciel ; & Dieu en a diſtribué à chacun, la portion qu'il a jugé lui convenir.

A-t-il mis dans ton cœur, la ſageſſe ? A-t-il orné ton eſprit de la

connoissance de la vérité ? fais-en part à l'ignorant, c'est à toi de l'instruire ; communique toi à l'homme éclairé, tu en tireras de nouvelles lumieres.

La sagesse a moins de présomption, que la folie : le sage hésite, doute & se corrige ; le sot est obstiné, il connoit tout, voit tout, excepté son ignorance.

L'orgueil du sot est le comble de la sottise, & ne déparler pas est sa folie : c'est au sage qui l'écoute, a s'armer de patience ; il lui doit de la pitié.

Pourquoi se prévaudroit-il de ses lumieres ? L'intelligence la plus épurée, n'est dans l'homme, que ténebres & qu' aveuglement.

L'homme d'esprit sait qu'il a des défauts, il en est humble ; sans cesse il se corrige, & n'est jamais content de lui : mais l'ignorant regarde avec complaisance, à travers le petit ruisseau de son génie ; il en tire avec transport, les cailloux qu'il y découvre ; il les montre, comme des pierres précieuses, & se pavane au milieu de plus sots que lui, qui l'admirent.

Il fait vanité de ſavoir ce qu'il n'y a point de honte à ignorer ; & il ignore ce qu'il eſt honteux de ne pas ſavoir.

Dans le ſentier même de la ſageſſe, il court après la folie ; & la confuſion eſt le prix de ſa peine.

Mais le ſage cultive ſon esprit, & le nourrit de connoiſſances ; il s'attache au progrès des Arts, il les tourne au bien du public, & la palme de l'honneur eſt dans ſa main.

Il croit toutefois n'avoir rien appris, s'il n'a pas appris à ſuivre la vertu ; & ſavoir être heureux eſt l'étude de ſa vie.

SECTION II.

LE RICHE ET LE PAUVRE.

L'HOMME que Dieu a comblé de faveurs, eſt celui à qui il a donné avec la fortune, l'art d'en jouir.

Il aime à être riche, parce qu'il aime à faire du bien.

Il protege le pauvre que l'on injurie; il ſoutient le foible que l'on opprime.

Il cherche celui qui ſouffre,

prévient ſes beſoins, les ſoulage, & ne le fait point rougir.

Il appuye le talent, récompenſe le mérite, encourage l'induſtrie, & facilite l'exécution de tout projet utile.

Il met en mouvement de grands travaux ; l'abondance naît dans ſa patrie, les terres n'y ſont point incultes, & ſous mille formes nouvelles, les Arts courent à la perfection.

Le ſuperflu de ſa table eſt le bien des pauvres qui l'environnent.

On ne lui porte point envie, parceque la fortune dans ſon cœur, eſt ſoumiſe à l'humanité.

Mais malheur au fils de la terre, qui poſſede ſeul, & ne rend perſonne heureux de ſa joye!

Il rebute le pauvre & la ſueur qui coule de ſon front.

Il étend l'oppreſſion avec inſenſibilité, & voit ſans être ému, ſon frere détruit.

Il boit comme du lait, les pleurs de l'orphelin; les cris de la veuve ſont pour lui, de l'harmonie.

Un desir insatiable a mis autour de son cœur, un triple airain impénétrable aux douleurs d'autrui.

Mais les maux qu'entraîne liniquité, le poursuivent; une crainte continuelle trouble ses jours; une inquiétude toujours renaissante verge sur son ame avide, les calamités qu'il produisit.

Quelles sont donc les peines de l'indigence, mises en paralelle avec un pareil tourment?

Que le pauvre se console, qu'il se réjoüisse même; il le doit.

Le morceau qu'il mange, il le mange en paix ; ni l'indigne flateur, ni l'éffronté paraſite n'entourent ſa table.

Une foule de cliens n'embaraſſe point ſon paſſage ; les cris de la ſollicitation ne fatiguent pas ſon oreille.

Il n'a point les mets ſomptueux du riche ; mais il n'en a pas les maladies.

Le pain qu'il porte à la bouche, n'eſt-il pas agréable à ſon goût ? L'eau qui étanche ſa ſoif, ne la

trouve-t-il pas délicieuſe ? Oui ſans doute, & plus délicieuſe que les plus douces boiſſons du voluptueux.

Le travail nourrit ſa ſanté, & lui procure un ſommeil étranger au lit de l'indolence.

Un cercle étroit limite ſes deſirs ; il a peu ; mais il a la tranquilité du cœur ; & une ample fortune ne la donne pas.

Que le riche donc ne s'enorgueilliſſe point ſous ſes lambris ; que le pauvre dans ſa caban, ne gémiſſe pas ſur ſon ſort ; car la providence a donné à chacun d'eux, ſa portion de bonheur.

SECTION III.

LE MAÎTRE ET L'ESCLAVE.

O TOI que le ciel a placé dans la ſervitude, porte ton joug, ſans répugnance ; & ſonge que puiſqu'il te débaraſſe des ſollicitudes de la vie, il a des avantages ſans nombre.

Ton premier honneur eſt d'être fidele ; ta premiere vertu, d'obéïr.

Porte aux intérêts de ton maître, un zele ardent ; à ce qu'il te

prescrit, une activité prompte; & jamais ne trahis sa confiance.

Ton tems & tes travaux sont à lui; ne l'en frustre point, car il les paye.

Et toi à qui Dieu a subordonné cet esclave, si tu veux qu'il te soit fidele, ne lui sois point injuste; si tu veux qu'il vole à tes ordres, qu'ils soient dictés par la raison.

Quoiqu' esclave, il est homme: la sévérité ne produit que la crainte; elle anéantit l'amour.

Reprens le avec bonté, & il ſe corrigera ; joins à l'autorité la douceur, & tu lui rendras ſes devoirs agréables.

Un motif de reconnoiſſance fixera ſa fidélité ; un principe d'amour, ſa ſoumiſſion : mais qu'un juſte retour donne à ſa vigilance, le prix qu'elle mérite.

SECTION IV.

LE SOUVERAIN ET LES SUJETS.

FAVORI du ciel, toi à qui les fils des hommes, tes égaux, ont confié le souverain pouvoir, toi qu'ils ont chargé du soin de les conduire, regarde moins l'éclat du rang, que l'importance du dépôt.

La pourpre est ton habillement; un trône, ton siege; la couronne de majesté orne ton front; le sceptre de la puissance arme ta main: mais tu ne brilles sous ces attribus, qu'au-

tant qu'ils portent sur le bien de ton Etat.

On n'est vraiment Roi, que quand on regne sur les cœurs, & qu'on fait la félicité de son peuple.

La hauteur de son rang ajoûte encore de l'élevation, à l'esprit d'un grand prince : il roule sans cesse des desseins vastes ; il cherche des projets dignes de lui.

Son conseil n'est formé que d'homme sages ; on y consulte librement, il pese les avis.

Il découvre tous les talens, & tous les mérites sont employés.

L'équité conduit ſes magiſtrats; la prudence regle ſes miniſtres; & ſes favoris ne connoiſſent point les détours.

Il ſourit aux Arts, & ils fleuriſſent: les Sciences ſe fertiliſent ſous la culture de ſes mains.

Il flate le ſavant, il careſſe l'homme de génie; il les enflamme d'émulation: & leur bouche ne s'ouvre, que pour chanter la gloire de ſon regne.

L'habileté du négociant qui étend ſon commerce, l'activité du fer-

fermier qui enrichit ſes terres, l'induſtrie de l'artiſte, les découvertes du ſavant ; tous partagent ſa faveur; tous ont une récompenſe ſure, dans ſes bontés.

Il établit de nouvelles colonies ; il fait conſtruire des vaiſſeaux ; il ouvre des ports & des rivieres, pour favoriſer la navigation : ſon peuple eſt riche ; & lui, puiſſant.

Les decrets qu'il donne, ſont juſtes ; ſes ſujets goûtent en paix, le fruit de leurs travaux : il leur fait ſuivre les loix, ils ſont heureux.

L'humanité préſide à ſes jugemens ; mais l'offenſeur eſt puni.

Ses oreilles s'ouvrent à la plainte ; il arrête la main de l'oppreſſion, & renverſe la tyrannie.

Ses peuples le reſpectent, comme un pere ; ils ont pour lui, le même amour : ils le regardent comme leur ſoutien.

Il les aime à ſon tour, comme il en eſt aimé : leur félicité eſt l'objet de ſes ſoins.

Jamais le murmure ne s'éleve contre lui : & quand les ennemis

s'approchent, le danger ne s'approche point avec eux.

Ses sujets forment autour de lui, comme un rempart d'airain qui le garantit ; & l'armée d'un Tyran fuit devant eux, comme une plume légere au gré du vent qui la pousse.

La paix & la sureté habitent ses Etats ; la gloire & la puissance entourent son trône.

SIXIEME PARTIE.

LES DEVOIRS DE LA SOCIETÉ.

SECTION PREMIERE.

LA BIENVEILLANCE.

ADORE la bonté de l'Eternel, il a eu pitié de tes beſoins ; il t'a donné la raiſon, il a mis dans ta bouche la puiſſance de développer tes idées ; il t'a placé dans la Societé, comme dans une famille, pour y recevoir, & pour y prêter des ſecours.

Que ferois-tu sans la ressource des autres? Quelle seroit ta nourriture? de quoi te vêtir? où te loger? qui te garantiroit de la violence? ta vie seroit une chaîne d'ennui qu'aucun charme n'adouciroit.

Ton devoir est d'entretenir le lien qui t'unit à ton égal; comme ton intérêt est qu'il l'entretienne.

La rose d'elle même, exhale un doux parfum: elle est l'image d'un homme bienfésant.

Il est sans remords & sans in-

quiétudes ; toujours heureux du bonheur d'autrui.

La médiſance n'eſt qu'un bruit facheux, a ſon oreille ; les fautes ſeules touchent ſon cœur.

Il n'attend pour répandre ſes bienfaits, que l'occaſion de les repandre à propos.

L'oppreſſion d'autrui eſt un fardeau qui peſe à ſon cœur ; ſi elle ceſſe, il eſt ſoulagé.

Il ſouhaite le bien des hommes, parcequ'il eſt humain ; il s'efforce de le procurer, parcequ'il eſt généreux.

SECTION II.

LA JUSTICE.

DE LA JUSTICE dépend l'ordre de la societé ; de la joüiſſance paiſible de ce qu'on a, le bonheur des Etres qui la compoſent.

Mets des bornes à tes deſirs ; & que l'eſſor en ſoit tracé par le doigt de la juſtice.

Que l'envie n'entre point dans ton cœur ; & que ce qui eſt à ton prochain, ſoit ſacré pour toi.

Ne leve point ſur ſes jours, un bras hommicide.

Ne flétris point ſes mœurs: ne porte point faux témoignage contre lui.

Ne ſéduis point ſon esclave; & garde toi ſur-tout de laiſſer tomber ſur ſon lit, un regard adultere.

Ce ſeroit un tourment à ſon cœur, que tu ne ſaurois détruire; une tache à ſa vie, que tu ne ſaurois effacer.

Que l'équité toujours accompagne tes actions; ne fais que ce que tu voudrois qu'on te fit.

Ne trahis point le dépôt confié, & que ta foi soit incorruptible: aux yeux de l'Eternel, le vol a moins de crime, que la perfidie.

N'étens point la violence sur le pauvre; ne retiens pas le salaire de l'ouvrier.

Et toi qui vis du gain que tu fais, vends; mais qu'un profit modéré te suffise: écoute les murmures secrets de ta conscience; & que

l'ignorance de l'acheteur ne tende aucun piege, à ta probité.

Paye ce que tu dois, car celui qui t'a fait credit, ne t'a fait crédit que sur ton honneur : à le frustrer de ce qui lui est dû, il y a de l'iniquité & de la bassesse.

Qui que tu sois donc, foüille les replis de ton cœur; appelle la mémoire à ton secours : & si tu te sens coupable, qu'une prompte réparation, s'il se peut, soit le fruit de ta honte & de tes regrets.

SECTION III.

LA CHARITÉ.

HEUREUX est l'homme qui dans son sein, cultive la bienveillance; il est aimé : quel fruit plus doux à recueillir !

Son cœur est une source féconde où l'Univers entier puise des bienfaits.

Il étend sur l'infortuné qui gémit, une main secourable ; il ajoûte, s'il est possible, au bonheur des heureux.

Il ne censure point, & ne croit

point l'envie : ſa bouche n'eſt jamais l'écho de la malignité.

Pour le mal, il ne rend point le mal : il ne hait perſonne, pas même ſes ennemis ; il ne veut que les corriger.

L'homme qui ſouffre, excite ſa compaſſion ; & quand il l'a ſoulagé, le plaiſir de l'avoir fait, l'aquitte.

Il étouffe les discords, ramene la colere, & prévient les ravages de l'animoſité.

L'union fleurit autour de lui, ſous ſes auſpices : & ſon éloge vole de bouche en bouche avec ſon nom.

SECTION IV.

LA RECONNOISSANCE.

LES BRANCHES d'un arbre rendent à la racine qui l'a donnée, la seve qui les nourrit ; les fleuves reportent à la mer, les eaux qu'ils en ont empruntées : tel est l'homme reconnoissant, à l'égard du bienfait reçu.

Il le rapelle à son esprit, avec transport ; il honore, il chérit la main qui lui fait du bien : & s'il ne peut le rendre, il en conserve l'idée.

L'homme généreux reſſemble à un nuage bienfésant qui ouvre ſon ſein, & ſeme la terre, de fruits, de fleurs & de verdure : mais l'ingrat eſt le deſert aride & ſablonneux qui infructueuſement engloutit la douce pluye qui l'arroſe.

Ne porte point envie à ton bienfaiteur; ne cache point ce que tu lui dois : Car ſi la généroſité a un éclat plus frappant, ſi elle eſt plus admirée ; la reconnoiſſance, toute humble qu'elle eſt, touche d'avantage, & n'eſt pas moins agréable aux yeux de Dieu & des hommes.

Mais ne reçois rien, ni de l'orgueil, ni de l'avarice : la vanité de l'un te livre à l'humiliation ; l'avidité de l'autre n'eſt jamais ſatisfaite du retour, quel qu'il ſoit.

SECTION V.

LA SINCÉRITÉ.

O Toi dont le cœur ſimple & naïf aime la vérité, ſuis conſtamment la route qu'elle te trace ; l'eſtime générale ſera ta récompenſe.

La langue de l'homme vrai touche à ſon cœur ; l'hipocriſie eſt chaſſée de ſes discours.

L'idée du menſonge le trouble; l'aſpect de la vérité le raſſure.

Il ſoutient en homme, ce qu'il avance ; & jamais il ne ſe prête aux détours de l'artifice.

La dissimulation est un déshonneur à ses yeux ; ce qu'il dit n'est jamais que ce qu'il pense : mais la prudence & la précaution ouvrent ses levres ; la réflexion dicte ses paroles, & la retenue les conduit.

Il conseille en ami, censure en homme libre ; & tout ce qu'il promet, il le tient.

Le cœur de l'hipocrite au contraire, est caché dans le fond de ses entrailles ; il n'emprunte de la sincérité, que le masque apparent : & le seul emploi de sa vie est de tromper.

Il rit dans le chagrin, il pleure dans la joye ; & ſes discours tortueux ont mille iſſues.

Il travaille ténébreuſement, comme la Taupe, & croit n'être point apperçu ; mais il éleve comme elle, un terrain qui le trahit.

La contrainte & la gêne embarraſſent ſes jours : & ſa langue n'a aucune intelligence avec ſon cœur.

Inſenſé ! il t'en coute plus à cacher ce que tu es, qu'il ne t'en couteroit à devenir ce que tu n'es pas :

mais un jour au milieu de ta sécurité, le masque tombera ; & le doigt de la dérision te consacrera au mépris.

SEPTIEME PARTIE.

LA RELIGION.

IL N'Y A QU'UN DIEU : il eſt incompréhenſible, éternel, tout-puiſſant.

Le Soleil n'eſt pas Dieu, quoique ſa plus noble image ; il donne la lumiere à l'Univers, & la vie aux productions de la Terre : admire le, mais ne l'adore pas.

L'Etre ſeul qui a tiré les autres du néant, doit être l'objet de ton culte.

Il a tendu les Cieux ; il a dirigé les aſtres : il a placé des bornes à

l'océan, qu'il ne passe point; il a dit aux vents, faites silence.

Il tonne, & les méchans sont consternés; il frappe, & tout s'anéantit.

Sa sagesse est égale à sa puissance. Regarde la Nature entiere; avec quelle harmonie, il en fait joüer les ressorts! avec quelle économie, il en distribue la varieté!

Par-tout il surprend; par-tout il est impénétrable.

Leve les yeux au Ciel, tout annonce sa gloire; baisse les vers la Terre, tout parle de sa bonté.

Les collines, les valons, les

champs, les rivieres & les bois retentiſſent de ſes louanges.

O toi qu'il a doüé de la raiſon, médite en ſilence, les merveilles de ſon amour : il ne t'a prescrit des devoirs, qu'autant qu'ils ont un rapport intime, à la nature de ton être ; ils en font le bonheur : mais garde-toi de les enfraindre ; il en punit les transgreſſeurs.

Téméraire ! parceque tu n'es pas en poudre, crois-tu le bras du Tout-puiſſant affoibli ? ou te flates-tu qu'il ne voit pas tes actions ? tremble ; ton châtiment n'eſt que différé : ton cœur n'a point de replis qu'il ne perce.

1V6656
(X2624720)

Celui qui brille au faite des honneurs, celui qui rampe caché dans les ténebres d'un état obſcur ; le riche & le pauvre, l'homme d'esprit & l'ignorant ; tous iront ſans aucun choix, dans la balance du bien & du mal, qui doit peſer tous les humains.

Le Méchant alors frémira d'épouvante ; & l'homme juſte qui aura ſuivi les maximes que le Ciel vient de dicter par ma bouche, recevra dans les demeures de l'éternité, la couronne immortelle qui l'attend.

FIN.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-491067-p0130-7

LE
BRAMINE INSPIRÉ,

TRADUIT DE l'ANGLOIS.

de Rob. Dodsley par Hommes

A BERLIN,
Chez FRED. GUILLAUME BIRNSTIEHL,
M. DCCLI.

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-491067-p0131-3